

—J'ai même dans l'idée que nous vous aimerons davantage.

L'orpheline, extasiée de bonheur, rendait à Suzanne ses baisers et ses caresses en murmurant :

—Est-ce que c'est possible ?

—C'est vrai, ma mignonne, car je n'ai jamais menti. Je ne vous demande en revanche que de continuer à être bonne, honnête et courageuse comme vous l'êtes. Allez, chère petite, avec de la conduite et de la vaillance on se tire toujours d'affaire ! . . .

Encore une idée de sœur Madeleine que Suzanne répétait à Clotilde ! . . .

Décidément, le cœur de la petite ouvrière s'ouvrait très grand et très large, pour cette intelligente fille, si franche, si droite, si sympathique.

—Quand vous reverrai-je ? osa-t-elle lui demander.

—Cette semaine probablement, soit chez Anole dans la journée, si j'ai quelque chose à vous dire, soit ici le soir, tout simplement pour vous embrasser.

—Que vous êtes bonne ! . . . Et comme je vais penser à vous et à Madame, mes deux providences.

En bas, Grégoire, en effet, avait diné, s'il avait bu à la santé de la jeune gouvernante il l'avait fait assez modérément pour ne rien enlever à sa dignité de cocher de bonne maison.

—A la gare de Vincennes ! lui dit Suzanne en montant dans le coupé ; mais en route, arrêtez-moi chez un armurier.

Vers le milieu du boulevard Magenta, en effet, Grégoire stoppa devant un marchand d'armes.

Suzanne entra, acheta un petit revolver à six coups extrêmement solide, elle le fit garnir de ses cartouches, le remplaça dans sa gaine de peau de daim et repartit pour la destination désignée au cocher.

En arrivant à la gare, elle dit au vieux bonhomme :

—A la maison, on vous demandera peut-être où je suis.

Dites à tout le monde que vous ne le savez pas, excepté toute fois à sir Jonathan Pierce.

—Bien, mademoiselle sera obéie. Et que devrai-je raconter à l'Américain ?

—La vérité : Que vous m'avez conduite à la gare de Vincennes où j'ai pris le train de six heures cinq minutes.

—Et s'il me demande où mademoiselle est allée, que devrai-je répondre ?

Un éclair étincela dans l'œil de la gouvernante, et tout à coup, secouant sa tête intelligente avec une lueur de bataille dans le regard :

—A la Varenne-Saint-Hilaire, dit-elle.

Ce fut en effet à la Varenne-Saint-Hilaire que Suzanne descendit du train.

Il faisait encore grand jour, et sous les arbres, une fraîcheur délicieuse régnait, tandis qu'aux revers des fossés, les fleurettes que l'été n'avait pas desséchées tout à fait, émaillaient de leurs corolles blanches ou de leurs taches d'or les gazons soigneusement entretenus des routes.

Au bout du chemin, et à un carrefour fait par plusieurs sentiers, Suzanne s'arrêta embarrassée.

Tout à coup, elle avisa un cantonnier :

—C'est bien ici que demeure M. Marais ? demanda-t-elle.

—L'ancien chef de la sûreté ?

—Lui-même.

—Oui, c'est bien ici. Montez cette petite côte là-bas, à moitié à peu près, vous tournerez à gauche et tout de suite après des grands arbres vous verrez un mur blanc, c'est là,

La jeune gouvernante remercia, et lestement s'éloigna.

M. Marais, fatigué de ses ingrates fonctions, avait déjà demandé depuis quelques années un repos qui était dû à sa longue activité.

On le lui avait accordé, et dans le calme paisible de cette campagne parisienne, à la fois si près et si loin de la grande ville sur laquelle il avait si longtemps veillé, il s'était bâti une demeure à la fois d'un penseur et d'un sage.

Au milieu d'un parc magnifique, elle s'élevait simple et commode.

Des arbres superbes, des buissons fleuris, l'en touraient de leur ombre presque impénétrable ;

tandis que des massifs de Cours, les plus rares et les plus belles, l'embaumaient de leurs parfums exquis et pénétrants.

M. Marais, au milieu de ses allées, émondait lui-même ses rosiers, relevait les tiges de ses œillets, arrosait ses verveines, ses héliotropes et ses pétunias quand Suzanne sonna à la porte de sa demeure.

Il alla aussitôt voir par un petit guichet grillé placé à hauteur d'homme, et ayant aperçu une jolie femme à la tenue correcte et élégante, il ouvrit sans se faire prier.

Une des particularités de l'ancien chef de la sûreté, c'était qu'il reconnaissait instantanément les personnes qu'il avait déjà rencontrées, ne fut-ce qu'une fois ; de même que, tout aussi rapidement, leur nom remontait à ses lèvres.

—Mademoiselle Suzanne Vergnes, n'est-ce pas ? demanda-t-il en introduisant la jeune femme dans son jardin.

—Comment, monsieur, fit-elle un peu stupéfaite, vous me reconnaissez depuis dix-huit ans bien-tôt !

—Depuis le procès de M. de Sauves . . . Eh oui, il y a bien dix-sept ou dix-huit ans environ ! Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

—Puisque vous avez une si étonnante mémoire, monsieur, vous devez vous souvenir de la confiance que vous m'avez jadis inspirée ?

—Certainement, dit-il, je me souviens.

—Eh bien, c'est cette confiance qui me ramène aujourd'hui auprès de vous, pour vous demander un renseignement et surtout un conseil.

—Je ne demande pas mieux que de vous les donner, mais pas en plein air. Les fleurs elles-mêmes n'ont pas besoin de savoir ce que l'on vient me dire. Elles pourraient le répéter, et ont peut-être des oreilles, encore plus que les murs, puisqu'elles sont du sexe féminin, les jolies. Venez avec moi.

Il marcha devant Suzanne, dans l'allée étroite, toute débordante des grands glaieuls aux panaches éclatants, des rosiers nains couverts de leur floraison magnifique, des pois de senteur à l'odeur grisante, des lis blancs, des giroflées, des floks, des menthes et des sauges, autant de casselettes vivantes, qui, aux approches du soir, embaumaient.

Bientôt, après avoir monté les marches d'un élégant perron recouvert d'une marquise, ils pénétrèrent tous les deux dans un vestibule d'abord, ensuite dans un cabinet de travail des fenêtres duquel on avait la vue du parc, puis de toute la vallée de la Marne, à cette époque de l'année, toute fraîche et toute verte.

Il fit asseoir Suzanne sur un grand divan bas placé entre la porte et une des verrières, puis s'étant mis lui-même vis-à-vis d'elle, devant sa table de travail sur laquelle on voyait une belle statue de marbre blanc, pensive et grave, que lui avaient donnée ses employés le jour de sa retraite, il lui dit :

—Maintenant, ma chère enfant, vous pouvez tout me confier, je vous écoute.

—Vous vous rappelez bien de l'affaire de M. de Sauves, n'est-ce pas ? . . .

—Dans ses moindres détails, oui.

—Vous vous souvenez aussi de ce que je suis venue vous raconter alors, concernant cette apparition mystérieuse d'Eugène Gages, que j'avais cru voir la nuit de la naissance de Mlle Chaniers debout contre le berceau sur lequel je veillais ? . . .

—Comme si vous veniez de me faire ce récit, oui, il est encore présent à ma mémoire. Je me rappelle même, qu'à cette époque je me suis demandé ce que ce misérable avait pu aller faire dans la maison.

—Vous n'aviez donc pas pris cette apparition pour un rêve de mon sommeil, ou une illusion de mon cerveau fatigué ?

—Oh ! non, par exemple ! Vous êtes bien une fille trop intelligente et trop sérieuse pour cela.

—Alors, qu'avez-vous pensé ? . . .

—Le crime ayant été commis par lui,—cela n'a jamais fait un doute pour moi,—dans le cabinet de l'usine, séparé de la maison, ce n'était point pour attendre ou guetter sa victime qu'il était là. J'ai toujours supposé et pressenti qu'il avait cherché à mettre sa petite fille à lui, à la place de celle qui venait de naître chez vous.

Suzanne devint livide.

—Vous avez réellement cru cela ? dit-elle.

—Absolument. Et vous aussi à cette époque vous l'avez un instant pensé.

—Oui, mais j'ai rejeté cette idée comme matériellement impossible.

—Et cependant vous aviez constaté que l'enfant de Mme Chaniers avait les yeux bleus en naissant, et que le lendemain, ils étaient noirs.

La gouvernante sentit sa vie s'en aller.

—Vous vous souvenez bien que je vous ai dit cela, n'est-ce pas ? demanda-t-elle haletante. Et mon imagination, depuis dix-sept ans, n'a pas fait seule les frais de ce souvenir-là ?

—Il me semble vous entendre encore. Vous aviez aussi une histoire de brassière brodée que vous aviez mise la veille à la petite fille et qu'elle n'avait plus au réveil, le lendemain. Bref, vous m'avez si impressionné avec ces détails, que j'ai alors interrogé Mme Lureau et la sage-femme de Montmartre.

—Et que vous ont-elles répondu ?

—Qu'elles n'avaient rien remarqué d'anormal chez la petite Gages, ni l'une ni l'autre, et que l'enfant leur paraissait bien être celle que Pauline Gages avait mise au monde.

Malgré ces affirmations, un peu vagues je m'en souviens bien, votre récit à vous m'était tellement resté dans la tête que plus j'ai creusé cette histoire plus j'ai été persuadé que l'assassin, avant de s'expatrier, avait voulu assurer un avenir à sa fille.

Je me promettais de tirer cette histoire au clair par la suite, mais Eugène Gages est mort en Amérique, d'autres affaires m'ont pris, je ne m'en suis plus occupé.

Maintenant que j'ai bien répondu à toutes vos questions, ajouta-t-il avec un sourire bienveillant, voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous demander quel a été votre but en me les faisant ?

—Certainement, monsieur. Et ma confiance en votre perspicacité et en votre caractère n'ayant point diminué depuis autrefois, quand je vous aurai fait ma nouvelle confidence, je vous demanderai le conseil dont je vous ai parlé.

—Je suis à votre disposition.

—J'ai élevé l'enfant de Mme Chaniers, et je l'ai aimée comme si je l'avais mise au monde moi-même.

—Alors, vous êtes toujours dans cette maison ?

—Toujours, oui, monsieur. Cette famille est devenue la mienne, et le dévouement que je leur ai donné à tous, m'a été payé au centuple par l'affection de sœur que m'a rendue Mme Chaniers.

Le regard de M. Marais devint encore plus bienveillant, si c'est possible.

Elle continua :

—Mais cette jeune fille, à laquelle je me suis entièrement consacrée depuis sa naissance, notre grande adoration à tous, cependant, n'a point répondu à nos soins et à notre sollicitude.

De son père, si droit, si expansif, si bon, de sa mère, la perfection incarnée, elle n'a rien, pas plus moralement que physiquement. Ils étaient blonds tous les deux, avec de doux yeux bleus, l'un et l'autre, très clairs chez le père, foncés chez la mère ; elle est brune, avec un magnifique regard de diamant noir, mais impérieux et dur. De plus, elle est égoïste, mauvaise, autoritaire, elle n'aime personne.

Vous êtes le premier à qui j'avoue ces choses, car elles m'ont fait horriblement souffrir.

—Mais cette jeune fille, n'a-t-elle pas été fiancée il y a quelque temps au fils de M. de Sauves ? . . . Il me semble avoir entendu dire quelque chose dans ce genre.

—Oui, c'est la vérité. Et c'est même ces fiançailles qui ont en partie amené la complication qui m'a donné l'idée de venir vous trouver aujourd'hui.

Robert n'aime pas sa cousine, ou sa prétendue cousine.

Il aime une jeune fille, une ouvrière rencontrée par lui un soir dans la rue.

Or sans qu'il l'ait su, cette enfant est une protégée de Mme Chaniers, laquelle faisant partie des dames de charité qui visitent les hôpitaux, l'a rencontrée un jour, seule et sans ressources, sur un lit de Lariboisière.

Lorsque la convalescence de cette jeune fille est arrivée, Mme Chaniers ayant acquis la certitude que l'enfant était tout ce qu'il y a au monde de